

Entretien à l'ORSTOM avec des chercheurs en ethnologie.

Après plusieurs conversations personnelles, nous sommes tombés d'accord avec différents chercheurs travaillant sur le domaine centrafricain (ethnologues, sociologues, historiens, psychologues) sur la nécessité de réunir une documentation regroupant les travaux de linguistique et ceux orientés vers les sciences humaines. Les contacts entre chercheurs, s'ils restent souvent au plan individuel, nous semblent pouvoir déboucher sur une meilleure connaissance du milieu humain sur lequel travaillent, dans leurs disciplines respectives, des spécialistes qui ont à coeur de faire connaître l'ECA et ses habitants. C'est pourquoi nous présentons ici deux types de travaux menés par Serge Bahuchet et Henri Guillaume, qui connaissent eux-même l'interdisciplinarité puisqu'ils travaillent au sein d'une équipe pluridisciplinaire, le LP 3-121 du CNRS.

SERGE BAHUCHET: Naturaliste, j'ai travaillé au Muséum d'Histoire Naturelle: j'ai une formation de zoologue, mais ensuite j'ai fait de l'ethnologie. J'ai commencé par étudier chez les Pygmées les relations entre les groupes humains et le milieu naturel, en faisant de l'ethnozoologie d'abord et ensuite de l'ethnobotanique.

G.P. Comment passe-t-on d'études naturalistes à l'étude d'un groupe humain?

S.B. L'étude que je mène sur les Pygmées de la Lobaye est quand même centrée sur les rapports avec la forêt. J'avais commencé par les rapports des Pygmées avec les animaux, puis je suis passé aux techniques (de chasse en particulier). A partir de là, il m'a fallu étudier la répartition de la viande, donc la constitution du groupe.

D'autre part, ce qui m'intéressait, c'était de voir l'impact que pouvaient avoir les Pygmées sur le milieu, donc il fallait prendre l'ensemble du groupe comme sujet d'étude, voir comment il était constitué.

G.P. Par qui étais-tu envoyé lors de tes séjours ici?

S.B. C'était très variable. La première fois en 1972 et pour 3 mois par le Muséum, et j'étais hébergé par la station du Muséum à côté de Boukoko, à la Maboké, qui a été fermée en même temps que Boukoko; elle a existé pendant une bonne dizaine d'années.

G.P. Et l'ORSTOM?

S.B. J'ai fait mon service militaire comme VSN à l'ORSTOM de novembre 75 à mai 77. Je faisais toujours le même travail, mais il s'agissait plutôt de l'écologie d'un groupe humain dans le milieu forestier, alors que d'autres travaillaient

davantage en sciences humaines.

G.P. Tu es rattaché au CNRS à présent?

S.B. Je fais partie du LP 3-121 de J. Thomas, mais je n'ai pas de poste.

G.P. Ton mémoire de maîtrise avait été présenté à l'EPHE...

S.B. A présent je prépare une thèse de III^e cycle, toujours à l'EPHE, en sciences sociales, puis je devrais entrer au CNRS.

G.P. Est-ce que tu continueras à travailler sur les Pygmées?

S.B. L'étude sur les Pygmées est bien avancée, on peut considérer qu'elle sera terminée rapidement, d'autant plus que l'acculturation s'accélère.

HENRI GUILLAUME: J'ai une formation d'ethnologue: mon premier terrain était au Niger où j'ai travaillé chez des éleveurs nomades touaregs qui étaient en train de se sédentariser. J'étudiais surtout les modifications de la structure sociale lors d'une sédentarisation: je m'étais spécialisé sur les rapports de dépendance, esclavagistes, tributaires, de clientèle, et j'avais un travail de synthèse en cours, mais les aléas administratifs m'ont contraint à laisser ce travail inachevé. J'ai donc quitté mon terrain au Sahel et commencé à travailler en ECA, chez les Pygmées, en effectuant mon service militaire dans le cadre de l'ORSTOM (Comité Technique d'Anthropologie). Auparavant, je n'avais aucun statut, quelques fonds de crédits de laboratoire d'université. Maintenant je fais partie de l'ORSTOM et travaille également au sein du LP 3-121.

G.P. Tu es arrivé en même temps que Serge?

H.G. Il est arrivé après moi à l'ORSTOM. En 75, je n'ai pas beaucoup travaillé chez les Pygmées: on m'avait demandé de faire des travaux de démographie linguistique, de sociolinguistique dans la région de Kouango et ensuite dans celle de Mongoumba. A l'occasion de ces enquêtes j'ai commencé à faire l'histoire du peuplement de la région de Mongoumba, à étudier la mise en place des divers groupes (à la fois des Pygmées, des Ngbaka, des Monzombo, des Isongo, des Mbanza...) pour voir dans quel cadre allait se situer l'étude des Pygmées de la région de Mongoumba.

Je suis revenu il y a un an, en mars 78, et je suis ici jusqu'en novembre prochain: pendant ce séjour j'ai uniquement travaillé chez les Pygmées sur les problèmes d'organisation sociale et économique, c'est-à-dire la composition des groupes, le système matrimonial, divers problèmes comme le pouvoir, les rapports homme-femme, les rapports avec les ethnies voisines où j'ai retrouvé des problèmes de dépendance intéressants et originaux.

Je prépare un travail de synthèse qui sera une thèse de III^e cycle, puisque je n'avais pu terminer celle que je préparais sur le Niger.

Rapports avec la linguistique.

G.P. Vous avez tous deux collaboré avec l'équipe de J. Thomas. Comment situez-vous votre collaboration avec les linguistes?

H.G. Dans l'équipe du CNRS, de nombreuses disciplines sont représentées: la linguistique, la musicologie, l'ethnologie, la botanique et la zoologie. Dans le programme de recherche sur les Pygmées Aka il y a de nombreux contacts, des échanges entre les diverses disciplines et une progression car on s'aide mutuellement, l'utilisation des travaux des uns et des autres donnera des résultats assez exhaustifs?

S.B. Je peux apporter l'exemple de mon cas personnel de collaboration avec les linguistes:

- en tant que naturaliste, j'ai eu à apporter mon concours aux linguistes en donnant un support scientifique à tout le vocabulaire recueilli: quand ils font un dictionnaire, un recueil de textes, ils ont des noms de plantes, d'animaux dont le naturaliste peut donner en regard le nom latin. On peut comparer les connaissances traditionnelles avec les connaissances scientifiques, voir si elles se ressemblent, si les explications que donnent les informateurs correspondent aux données de la biologie etc...

- dans le cadre du travail sur les Pygmées on est en train d'établir un dictionnaire qui représente un vocabulaire zoologique et botanique important. Les linguistes ont donc fait appel à des naturalistes parce qu'ils ne pouvaient travailler seuls. Ces linguistes sont tous formés en ethnologie et tous hommes de terrain, vivant dans les villages, surtout des ethno-linguistes. C'est pour compléter leurs relevés dans le domaine de la nature qu'ils ont fait appel à nous et cette équipe s'est étoffée pour devenir un laboratoire de taille importante, qui n'est pas à proprement parler un laboratoire de linguistique, mais de "langue et civilisation".

Méthodologie.

G.P. Comment procédez-vous dans vos enquêtes?

H.G. En essayant de mener au maximum la vie quotidienne du groupe dans lequel on réside, sans idéalisation, c'est-à-dire en sachant que l'on sera toujours l'Autre.

S.B. La méthode de base c'est de regarder ce qui se passe et à partir de ce qu'on voit, de poser des questions. Au début observer au maximum, questionner au minimum, d'autant plus qu'il n'est pas dans les habitudes des ethnies dans lesquelles nous vivons de poser des questions: ça ne se fait pas.

H.G. J'ajouterais que lorsqu'on observe, il faut accepter en retour de vivre dans une maison de verre, d'être observé, ce qui n'est pas toujours facile. Dans les premiers temps, les gens ne voient vraiment pas quel intérêt nous avons à venir nous installer chez eux. Ce n'est que progressivement qu'ils dis-

cernent la raison de notre observation, qu'ils se prennent au jeu, car on remet en actualité des pratiques oubliées; ils se rendent alors compte que c'est leur propre culture qui est exhumée et cela débouche sur une collaboration car ils nous aident à retrouver leur société qui est en train de disparaître, ce qui conduit à cerner ensemble les problèmes qui en découlent et à chercher éventuellement des solutions.

G.P. Avez-vous un interprète?

H.G. Nous ne manions pas suffisamment bien la langue pour nous en passer - quoique nous possédions un important lexique. Notre interprète parle français et pygmée ce qui est rare, parce que les Pygmées parlent leur langue et celle des villageois avec lesquels ils sont en contact, ce qui fait que la langue de communication est celle des villageois (évidemment pas le français, mais le sango commence à se répandre chez les Pygmées) et qu'il est plus facile de trouver des interprètes qui parlent le français et la langue de communication.

dans la communication entre les Pygmées et les autres groupes ethniques, le fait de parler la langue des villageois fait partie d'un phénomène de pression, de rapport de force qui existe entre les deux parties.

Dans l'histoire des Pygmées et des rapports qu'ils ont eu avec les autres, la linguistique est d'une grande utilité parce que l'analyse de la langue qu'ils parlent et sa mise en parallèle avec d'autres langues fournissent des indications sur leur propre histoire, les groupes ethniques avec lesquels ils ont été en contact par le passé, plus ou moins longtemps, étroitement (ce qui remet en question la vision des Pygmées isolés dans la forêt, sans contacts avec l'extérieur). Les indices qu'apporte l'étude de la langue sur le passé des Pygmées, sur leurs migrations, sur leurs rapports avec les autres amènent des résultats étonnants. Ainsi on trouve au Cameroun un groupe pygmée qui parle une langue oubangienne proche de celle des Ngbaka (avec lesquels ils ont dû être en contact autrefois, puis séparés après avoir remonté vers l'ouest des cours d'eau du bassin congolais) et qui est entouré de groupes bantous, alors que les Pygmées Aka de la Lobaye sont entourés de plusieurs groupes oubangiens (Ngbaka, Monzombo) et parlent une langue bantoue.

G.P. Vous possédez donc une formation linguistique?

H.G. Il en faut un minimum pour pouvoir enregistrer et transcrire les notions que nous essayons de percevoir dans un milieu qui nous est étranger.

Rapports avec les enquêtes.

G.P. N'avez-vous pas de problèmes d'échanges, de paiement de vos informations?

S.B. Quand on est installé dans le campement pour une longue durée, il n'y a pas d'informateurs, tout le monde participe à l'enquête. Nous procédons ainsi: on met du tabac et du sel à la disposition de tous, ainsi que des fers de sagaie

et de hache qu'on donne au moment du départ.

H.G. Quand on part à la chasse, par exemple, on considère que l'on travaille parce qu'on apprend beaucoup, mais les gens ne pensent pas avoir travaillé, c'est-à-dire effectué une activité qui les coupe de leur vie quotidienne.

S.B. L'emploi d'une personne pour une tâche isolée: récolte de plantes, réponse à un questionnaire linguistique, est relativement rare. Là il y aura un rapport de compensation. De plus en plus dans les villages, les gens connaissent le rapport salarial.

Durée des missions.

G.P. *Quelle a été la durée de vos séjours?*

S.B. Le premier: 3 mois, le deuxième aussi, le troisième: 16 mois et le quatrième: 5 mois: cette année, 2 mois: c'est assez variable. Mais pendant le bloc des 16 mois, le temps a été découpé en tranches de 2-3 semaines dans un campement pygmée - retour à Banqui, et ainsi de suite. Quand le séjour était de 3 mois, je n'avais pas le temps de faire plusieurs allers-retours. La période la plus longue m'a permis de couvrir toutes les époques de l'année; les retours permettaient de faire des collections (qui auraient pourri en forêt) et, autre avantage, les séjours de faible durée évitent de lasser les gens par des questions trop serrées. Les techniques changent au fil des saisons. Il n'était pas nécessaire d'être présent tout le temps, mais un principe absolu, c'est d'observer à chaque saison, vu la diversité des activités.

H.G. On est toujours trop pressé: il faut avoir de la patience. Le travail ne démarre pas instantanément et on risque d'appliquer tout de suite des schémas qu'on a en tête, ou bien d'observer et de poser des questions qui orientent les réponses. C'est ce qui m'est d'ailleurs arrivé au début où, inconsciemment, certaines de mes questions étaient conditionnées par mon expérience précédente au sein d'une population très hiérarchisée.

Ce qui serait bien, ce serait de débiter par l'étude de la langue qui commence par vous imprégner d'un tas de notions. Seulement il y a des contraintes de temps, financières aussi. Nos séjours sur le terrain sont conditionnés par les cycles, les activités saisonnières. Du point de vue méthodologique, ce qu'il faut souligner, c'est qu'on est seul au niveau de l'enregistrement des données: c'est très artisanal par rapport à d'autres sciences. Ainsi pour les études quantitatives (alimentation, occupation de l'espace) on ne les réalise que partiellement, faute de matériel, de personnel pour se relayer sur le terrain.

Pour ce qui est de la progression du travail, je me suis fixé un certain nombre de thèmes, mais leur progression s'établit au gré de la vie quotidienne. Ce sont les gens, les événements qui vous guident, plutôt qu'un plan préétabli. C'est au jour le jour qu'on construit et qu'on oriente les choses.

G.P. Vous êtes partis récemment ensemble pour un voyage à travers la région des Pygmées Aka. Pourquoi ce voyage?

S.B. Quand on est resté suffisamment longtemps au même endroit et qu'on connaît bien le terrain, qu'on a fini ses observations sur un groupe social, on fait une étude extensive. On voyage de village en village pour comparer. On avait prévu cette mission à la fin de l'année dernière, mais pour des raisons de temps, on n'avait pas pu la faire. Nous avons choisi de l'effectuer avant cette saison des pluies.

H.G. Notre dernier voyage a porté principalement sur une étude comparative est-ouest de la forêt centrafricaine de la langue parlée par les Pygmées, de leur identité et de leur situation contemporaine.

S.B. Nous sommes allés contacter les Pygmées qui vivent en Haute-Sangha, et qu'on appelle Babenzélé ou Bambenzélé, pour voir qui était ce groupe, si c'était une autre ethnie avec une autre langue - ce qui était supposé jusqu'à présent - que les Baaka de Lobaye (appelés Babinda). L'autre objectif était de contacter des ethnies en contact avec les Pygmées, en particulier les Pandé, à la limite de la Sangha et de la Lobaye, et en même temps essayer de recueillir des renseignements sur le peuplement de la région, sur les migrations et sur la période coloniale.

H.G. Il y a beaucoup d'ethnies sur lesquelles on possède très peu d'informations. Peu de travaux ont été réalisés sur les migrations traditionnelles, l'impact de la colonisation française, etc...

Nous avons un schéma d'enquête pour une étude comparative sur la langue, les techniques, les rapports avec les agriculteurs. Nous nous sommes mis ensemble parce qu'on avait la possibilité de se retrouver à ce moment-là et qu'en conjuguant nos compétences respectives il nous était possible de mener des enquêtes plus exhaustives.

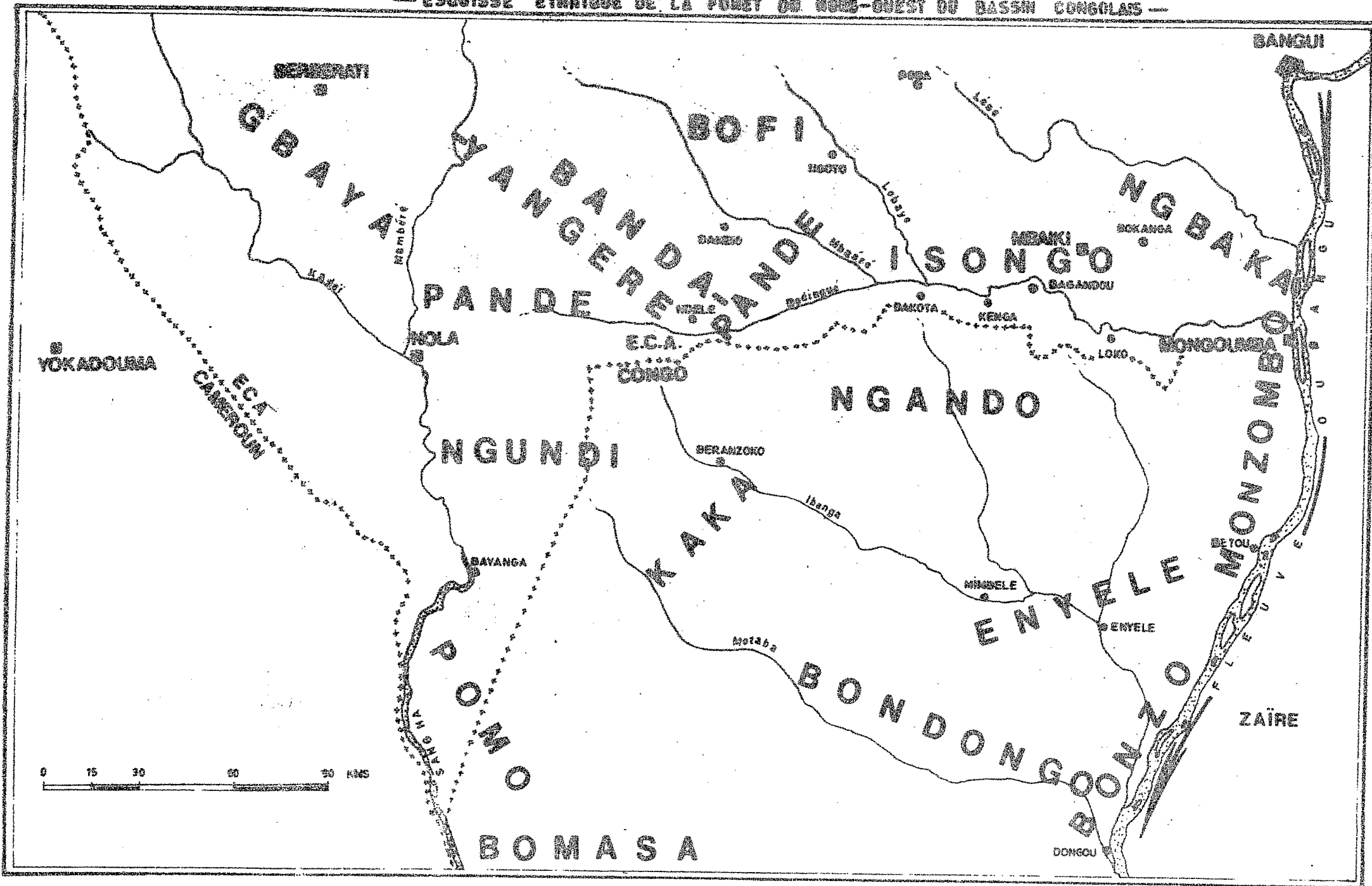
G.P. Comment localisiez-vous les Pygmées?

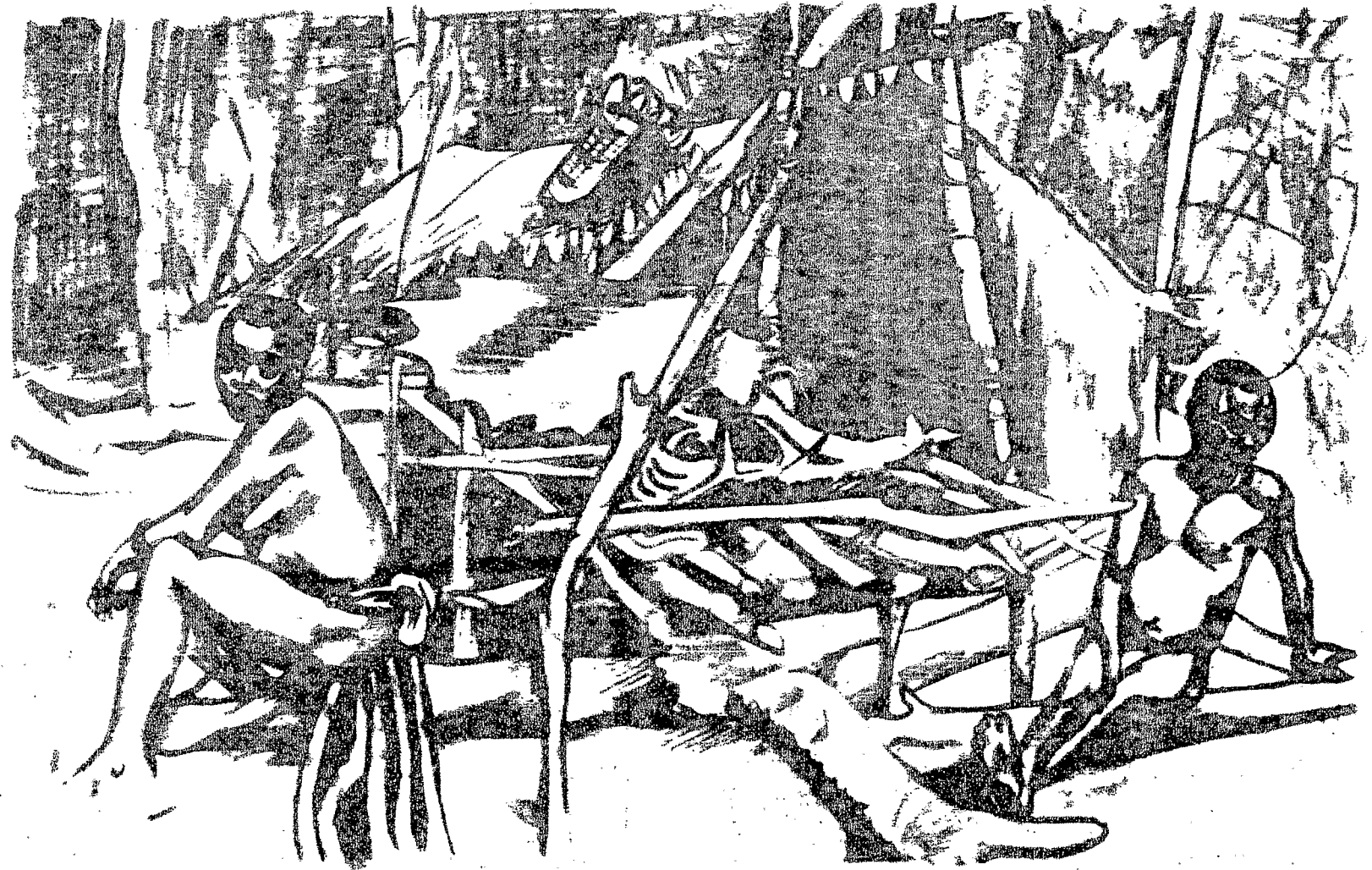
S.B. Dans les villages de tutelle, les villageois savent où se trouvent les campements. Quand au choix des villages, il s'est fait un peu au hasard, mais nous savions que dans telle zone on trouverait telle ethnologie et nous voulions nous arrêter dans des villages de chaque ethnologie pour établir des comparaisons.

G.P. Votre trajet? (voir carte ci-contre)

S.B. Partis de Bangui, on est allé à Bagandou, une des localités où on a le plus travaillé sur les Pygmées Aka de la Lobaye. Ensuite nous avons rallié la région qui se situe entre Boda et Nola. On a traversé le pays Bofi, celui des Pandé, puis celui des Banda-Yangéré. On a pris la route du 4ème parallèle qui passe dans un zone de savane et ensuite à travers la forêt. Nous sommes passés par des villes comme Ngoto, Bambio, Ndélé, Nola. Après Nola, on a contacté des Ngundi. Nous avons terminé par Bayanga avec les Sangha-sangha qui sont proba-

— ESQUISSE ETHNIQUE DE LA FORÊT DU NORD-OUEST DU BASSIN CONGOLAIS —





blement des Pomo, des Kaka et des Gbaya. Quant aux Pygmées, on a contacté ceux qu'on appelle les Pygmées Bofi qui vivent en pays bofi et qui parlent uniquement la langue bofi, qui ont perdu leur propre langue, puis des Pygmées dans la région de Bambio, dans la région de Ndele au sud de Bambio, puis dans la région de Bayanga (Babènzèlè). Eux-mêmes s'appellent Baaka et ils parlent une langue qui est un dialecte identique à la langue parlée en Lobaye.

ON PEUT DONC AFFIRMER MAINTENANT QUE LES PYGMEES DE TOUT L'INTERFLEUVE OUBANGUI-SANGHA PARLENT LA MEME LANGUE (et sur le Congo au moins jusqu'à la rivière Motaba).

G.P. Y avait-il eu des hypothèses dans ce sens?

S.B. Auparavant -jusqu'à ce que les travaux commencent à Mongoumba- on a toujours écrit et dit que les Pygmées parlaient toujours la langue de leur patron et qu'ils n'avaient pas de langue propre. Déjà les travaux de Mongoumba ont montré que les Pygmées vivant dans la région du sud-est de la Lobaye parlaient une langue différente de celles des populations qui les entouraient. Ce qui n'empêche pas qu'il a pu y avoir comme on l'a dit tout à l'heure -et qu'il y a eu- un passé de contacts et de vie commune accompagné d'emprunts dans les deux sens.

H.G. Pour appréhender ce dernier point, nous avons fait des enquêtes sur l'histoire du peuplement, le mode de vie traditionnel des diverses ethnies et les transformations engendrées par l'économie coloniale depuis la fin du XIX^e siècle.

La traite coloniale et les Pygmées. BAHUCHET et GUILLAUME, 1979 III.

De 1910 à 1940: le caoutchouc sauvage.

p.16 Les agents de la Compagnie (CFSO: compagnie forestière Sangha-Oubanghi), laissés seuls dans les factoreries, obligeaient véritablement par la force les hommes à vivre en forêt pour récolter la gomme. Ce caractère obligatoire de la récolte était accentué par la nécessité de payer ses impôts en caoutchouc. (...) Les hommes étaient donc obligés de vivre en forêt pour travailler sans trêve, les femmes de faire au village des plantations de manioc pour nourrir les colonnes de porteurs, les armées et les travailleurs des routes. Dans ce contexte, les villageois, épuisés par cette collecte, et matériellement empêchés de subvenir à leurs besoins alimentaires, s'en remettaient pour une part à leurs "alliés" Pygmées pour produire de la viande. Ceux-ci utilisaient donc la technique de chasse qui leur était la plus familière, la poursuite à la sagaie, et tuèrent des animaux moins dangereux et plus facilement accessibles que l'éléphant, tout particulièrement les potamochères.

p.17 Toutefois à partir de 1925 s'ouvrit un marché pour les peaux de céphalophes.

A partir de 1940: chasseurs de céphalophes.

De plus, en plus souvent les chasseurs utilisèrent la chasse collective aux filets. Cette chasse, pour être efficace, nécessite la participation de nombreux adultes, hommes et femmes, qui effectuent la battue. Les campements furent alors d'une taille beaucoup plus importante qu'auparavant (40 à 60 adultes au lieu de 15 à 25) et ce d'une manière permanente.

p.18 Ainsi les Aka se consacrent eux-mêmes à la recherche des biens d'exportation ou y contribuent indirectement en participant à l'alimentation des travailleurs.

1). Originellement celle des villageois; adoptée par les Pygmées et généralisée chez eux lorsqu'ils eurent à ravitailler les camps de travailleurs.

(Note de G.P.)

G.P. Comment avez-vous procédé, en l'absence de témoignage historique (pas de tradition orale ou très peu)?

S.B. On rendait visite au chef de village, on lui demandait quels étaient les vieux qui détenaient encore des bribes du passé.

G.P. Chez les Pygmées, peut-on espérer des souvenirs de l'ancien temps?

H.G. On ne peut enregistrer des informations qui remontent à 30 ou 40 ans. C'est déjà difficile de se faire expliquer par un campement ce qu'il faisait il y a cinq ans, où il nomadisait. Chez les villageois il y a des clans, des lignages qui impliquent une profondeur généalogique. Chez les Pygmées ça n'existe pas. Dans l'organisation sociale, il y a des règles matrimoniales précises, mais les groupes ne s'inscrivent pas dans le temps (et par là-même les faits) en permanence à chaque génération il y a une grande dispersion des individus, ce qui empêche la constitution de groupes sociaux fermés. Pour enregistrer l'histoire orale, il faut passer par les vieux qui maintenant se font rares dans les villages. Or cette perte n'est pas compensée par la présence d'archives, ce qui est un drame. Il serait souhaitable qu'il y ait véritablement constitution d'archives nationales car c'est toute l'histoire du pays qui disparaît.

S.B. Ainsi l'intérêt des journaux de poste consistait dans les rapports administratifs et surtout dans les monographies de villages. Il y a malheureusement eu des destructions, en particulier au moment de la révolte des Gbaya. La Lobaye a été très touchée car c'était la zone du caoutchouc, donc du travail forcé.

La CFSO, une des compagnies les plus sanguinaires, maître sur tout le territoire, faisait travailler les gens à outrance.

G.P. Est-ce que les gens se souviennent de tout cela?

S.B. Ils se souviennent de la guerre du Kongo-Mara. Mais très peu évidemment y ont participé. En 28 les vieux d'aujourd'hui étaient enfants.

Pour ce qui est du travail forcé, on trouve encore des témoignages de gens qui ont travaillé au caoutchouc¹⁾.

H.G. Les formes de rapports entre Pygmées et villageois varient selon les ethnies, mais on peut retrouver des éléments communs dans toute la France forestière centrafricaine. L'ensemble des Aka a un type de rapports à peu près identique avec toutes les ethnies; disons qu'excepté peut-être autrefois pour des groupes liés aux Isongo et aux Bofi, ils n'ont jamais été asservis mais connaissent depuis longtemps un état de dépendance. L'évolution qu'ils connaissent aujourd'hui est aussi identique avec certains cas particuliers, comme l'emploi chez les forestiers ou l'action de certains missionnaires.

1) Sur le travail forcé, voir ce qu'en dit A. GIDE dans son Voyage au Congo, et sur les sociétés concessionnaires: COUERY-VIDROVITCH, 1972.- Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires, (Mouton).

- S.B. Ce qui explique l'acculturation (par exemple dans la région de Bayanga où les Pygmées s'emploient dans une société forestière), ce à quoi ils aspirent profondément, c'est à être détachés des villageois.
- H.G. C'est pourquoi les Pygmées veulent bien quitter la forêt pour aller s'installer même en pleine savane, sur les plateaux entre Nola et Salo, afin de vivre dans un village fondé par des missionnaires, solution qui me paraît aller gravement à l'encontre de leur spécificité culturelle étroitement liée à la forêt.
- S.B. Si ce village n'est pas en lui-même mal conçu, avec des cases acceptables, des dizaines d'autres Pygmées viennent s'installer autour et vivent en "bidonvilles". De loin on en parle comme d'un paradis. La clé, c'est que là il n'y a pas de villageois: ils sont tous seuls.
- G.P. S'ils cherchent à s'émanciper, c'est qu'en temps ordinaire ils supportent mal leur dépendance!
- H.G. Il y a des facteurs matériels qui conditionnent cet état de fait, l'obtention du fer, du sel. Depuis toujours les villageois sont des intermédiaires entre les Pygmées et l'extérieur, situation qui s'est renforcée avec la colonisation les villageois étant le chaînon obligatoire pour accéder aux biens européens.
- S.B. Les contacts sont extrêmement anciens. La force de l'habitude est énorme.
- H.G. Les villageois étaient les pourvoyeurs en fer, qui représente un progrès technologique non négligeable, en sel, mais aussi en produits agricoles: toute une idéologie s'est forgée dans les rapports de domination des villageois sur les Pygmées et on ne s'en défait pas facilement. A présent un facteur d'ouverture intervient dans leur apprentissage du sango, symbole et un des moyens de sauter le chaînon villageois.
- Mais inversement, l'attraction du village fait qu'ils se fixent de plus en plus en lisière de forêt, que les zones de sous-bois qu'ils prospectent sont de plus en plus réduites: d'où raréfaction du gibier et dépendance à l'égard du village même pour l'alimentation. Ils travaillent de plus en plus dans les plantations des villageois. Leur activité forestière ne suffit plus à subvenir à leurs besoins.

Un facteur d'insertion des Pygmées dans l'économie des Grands Noirs: la culture du café. BAHUCHET et GUILLAUME, 1979 v.

p.22 Dans les années 60 est introduite la culture commerciale du café qui se généralise auprès de la plupart des agriculteurs de la Lobayé. Désormais, les services attendus des Pygmées tendent à reposer de moins en moins sur leur pratique et leur savoir forestiers. A leur position de fournisseurs de produits (ivoire, venaison, peaux, copal, palmistes) dont l'obtention s'insérait globalement au cadre techno-économique traditionnel se substitue un nouvel état qui voit leur intégration à un milieu technologique et à des activités de production qui leur sont étrangers. Ils deviennent une force de travail prin-

p.23 cipalement utilisée dans l'agriculture, cette tendance se développant au détriment de leur vie forestière. Du système d'échange initial gibier-produits de collecte/fer-produits agricoles, on passe au système travail/nourriture-objets manufacturés traditionnels et européens-biens de consommation-argent. L'argent (...) intervient principalement dans les salaires versés pour les travaux agricoles.

p.26 (...) Les Aka passent à l'agriculture sans accéder à une indépendance de production.

(...) L'élargissement de la dépendance voit l'intervention des Pygmées dans d'autres secteurs de l'économie des Grands Noirs: pêche chez les Monzombo, artisanat, portage, construction de l'habitat, activités domestiques (...).

p.27 Les "maîtres" affermissent leur pression en développant le système du crédit qui lie les Pygmées et les rend redevables de leurs créanciers.

Politique de la lisière forestière.

H.G. La situation actuelle des Pygmées dépend d'un minimum d'organisation de la politique forestière.

S.B. Les sociétés ne font qu'exploiter la forêt sans s'inquiéter des conséquences écologiques.

H.G. Il faudrait aussi organiser rationnellement les activités en lisière forestière: combinaison entre l'agriculture et la chasse-collecte.

On ne peut pas refuser aux Pygmées d'accéder à un certain mode de vie, mais il est regrettable que l'accès à un monde nouveau signifie disparition de tout ce qui faisait leur identité.

S.B. Dans certains cas, ils sont employés par la société forestière comme compteurs d'arbres, c'est-à-dire qu'on utilise leurs capacités forestières, leur savoir, ce qui est en fin de compte plus acceptable que le Pygmée qui se retrouve à cultiver du manioc ou dans un champ de café, où la seule rétribution espérée est souvent de l'alcool.

H.G. Le processus d'intégration des Pygmées, conçu de cette façon, risque d'aboutir aux mêmes résultats catastrophiques qu'il y a quelques années pour les Indiens d'Amérique (avec la répression physique en moins cependant). Pourtant les Pygmées ont un mode de vie qui, avec quelques aménagements, serait sans doute compatible avec leur appartenance à la communauté nationale.

Organisation sociale.

G.P. On dit qu'il n'y a pas de hiérarchie chez les Pygmées. Qu'en est-il?

H.G. Les rapports à l'intérieur du groupe sont assez égalitaires. Ainsi la répartition des tâches, les relations entre les hommes et les femmes ne correspondent pas aux schémas villageois. On est frappé, par exemple, de la façon dont les hommes s'occupent des enfants.

S.B. Et non seulement des leurs, mais de ceux des autres.

H.G. Les principales formes de pouvoir sont celles que possèdent:

- l'ainé du campement, ou l'ainé d'un groupe de campements, le mbaimoto ou konga,

- le maître des grandes chasses (en particulier des chasses à l'éléphant),
le tuma.

Mais il n'y a pas de chef véritable qui ait un pouvoir pour l'ensemble des problèmes qui se posent au groupe. Le maître des grandes chasses n'a pas une voix beaucoup plus prépondérante que les autres dans une décision à prendre hors de la chasse. L'aîné, s'il a certaines fonctions pour mettre en contact les hommes avec le monde surnaturel, n'a pas de pouvoir généralisé sur l'ensemble des gens. Tout le monde a droit à la parole et tout le monde peut décider.

G.P. *Comment est constitué un groupe pygmée?*

H.G. Un campement est constitué par des gens apparentés du côté patrilatéral, mais la bande composée de plusieurs campements qui partagent un même territoire ne correspond pas à une entité parentale. Les gens apparentés sont très dispersés, il n'y a pas de groupes fermés qui permettraient la transmission d'un pouvoir, l'accumulation de biens. Même à l'époque coloniale où il y a eu introduction de davantage de biens, notamment de fer (la chasse à l'éléphant permettait d'obtenir du fer en échange d'ivoire), ces biens étaient distribués et tout le monde y avait accès. Il n'y a pas eu appropriation individuelle.

G.P. *Cette différence d'organisation sociale doit s'accompagner d'une certaine idéologie chez les villageois?*

S.B. La plupart des ethnies considèrent les Pygmées comme des intermédiaires entre le monde humain et le monde animal. Le meilleur rapport, basé sur une certaine égalité, se retrouve chez les Ba'Ngando. Avec les Isongo le rapport maître à esclave était autrefois nettement plus marqué.

H.G. Il faut noter que dans l'ensemble les Pygmées ont toujours gardé une certaine marge de manoeuvre et de liberté.

S.B. Dans le cas des Ba'Ngando, il y a chez eux des féticheurs extrêmement renommés, mais on fait appel à des Pygmées plus pour des pratiques magiques que thérapeutiques.

H.G. Ils sont méprisés mais ils sont craints et on a besoin d'eux: ils initient les gens à la forêt. Ainsi ils ont conduit certaines ethnies lors des migrations à travers la forêt.

S.B. Ce mépris n'est d'ailleurs pas un obstacle, car avec beaucoup d'ethnies il y a une vie commune qui date de longtemps.

H.G. On a tendance à voir les choses de manière simplifiée: les agriculteurs d'un côté et les Pygmées de l'autre. En réalité, les gens qui sont en lisière de forêt chassent et utilisent la forêt depuis longtemps, et avec l'aide des Pygmées: mais ils la connaissent bien eux-mêmes. Si l'on veut faire l'étude de l'écosystème forestier, il faut donc envisager la pression des Pygmées sur l'environnement, mais aussi celle des villageois.

p.5 Appréhendés, par leurs voisins, comme une entité spécifique ou comme liés aux chimpanzés selon les récits, les Pygmées (yandenga en monzombo, bambenga en ngbaka et en ngando, bakola en isongo) sont toujours sémantiquement opposés aux hommes (mosé en monzombo, mokosé en ngbaka, moto en ngando, mondomolo en isongo) ou aux villageois (bose en monzombo, moto a mboka en ngando, wagba en ngbaka, mondoboi en isongo), le village étant l'espace humain et culturel par rapport au campement pygmée de forêt.

(...) De leur côté ils appellent leurs voisins du nom de milo/bilo que l'on peut traduire par Grand(s) Noir(s). Ce terme possède diverses connotations: raciale (étranger, c'est-à-dire non-pygmée), culturelle (villageois, sédentaire), sociale (maître, patron; suite à la tournure prise par le rapport de force entre les deux parties).

(...) dans les représentations idéologiques des Grands Noirs (...) ils figurent comme l'Etre Civilisateur et jouent ainsi le rôle du personnage auquel les hommes attribuent généralement leurs propres découvertes. Les Pygmées p.6 permettent à ces derniers le passage de la Nature à la Culture en leur faisant découvrir le feu, la forge, la cuisson des aliments et la domestication des plantes.

(...) Leur identité de Sauveurs, inhérente à leur fonction d'Etre Civilisateur, se trouve renforcée dans la mesure où ils guident ces populations de savane à l'intérieur de la forêt, les initient à un monde qui leur est étranger et hostile (...) leur transmettant par exemple les génies du piégeage et l'arc musical indispensable pour entrer en contact avec eux et s'assurer leur bienveillance.

p.7 (...) Relégués à la forêt, domaine de la sauvagerie aux yeux des Grands Noirs, les Pygmées, Etres Civilisateurs, Sauveurs, sont également les Sauvages. L'ambiguïté de cet espace, à la fois dévalorisé, dangereux, peuplé de monstres et de puissances maléfiques mais aussi pourvoyeur d'abondance et de nourritures convoitées, sous-tend la vision des Pygmées, objet de mépris mais aussi de crainte.

p.8 (...) Déchus de la Culture, sauvages, les Pygmées sont voués à être dominés. Le pendant, en même temps justification de cette domination, est leur socialisation. (...)

Cette vision est inhérente à la confrontation de deux systèmes socio-économiques antithétiques (hiérarchisation et centralisation de l'autorité/faible inégalité et diffusion des pouvoirs, organisation lignagère/absence de groupes consanguins à grande profondeur généalogique, action déprédatrice/transformation limitée du milieu forestier...). La combinaison "homme-villageois" est indissociable de la connotation de "maître" (mo en monzombo, molo en ngbaka, kumu en ngando, et mondomolo en isongo). Ainsi les "hommes-villageois-maîtres" s'opposent aux "pygmées-forestiers-dépendants".

S.B. Ils n'utilisent pas les mêmes techniques. Les villageois ont des techniques de piégeage très élaborées que n'emploient pas les Pygmées. Les Isongo ont peut-être 15 ou 20 pièges différents qui leur permettent d'attraper à peu près tous les animaux possibles. Ils chassent au filet, à l'arbalète (pas à la sagaie), alors que les Pygmées le font depuis très peu de temps. Ils sont capables de se procurer de la viande, mais il leur est plus commode de passer par les Pygmées. Les populations forestières ont des traditions de nomadisme: les Ba'Ngando partent en forêt faire des campements de piégeage. En Lobaye les gens partent entre 4 et 6 semaines au mois d'août pour habiter en forêt et ramasser des chenilles. L'agriculture se développe parce que maintenant il y a le café et beaucoup plus de manioc, mais elle était encore très succincte il y a 50 ans: quelques

pieds de banane et cela suffisait. Couper un peu de bois, brûler, planter quelques plants de bananier, voilà l'agriculture. Par contre les femmes allaient dans la forêt collecter des feuilles et des insectes. La sédentarisation véritable s'est faite au moment de la fixation des villages par l'administration coloniale, aux alentours des années 30, avec l'organisation des chefferies.

Conclusions.

G.P. *Peut-on espérer que les conclusions de vos travaux seront diffusées et mises à la disposition des chercheurs, étudiants ou responsables locaux?*

H.G. Bien entendu. Nous aurions des suggestions à faire, par exemple sur l'insertion des Pygmées à l'économie moderne, mais à qui? Il faudrait qu'il y ait une structure qui permette les échanges de vues et la diffusion des travaux, de manière à ce que les résultats puissent recevoir une application.

G.P. *Je prends l'exemple de J.-D. Pénel qui a déjà utilisé des textes de chercheurs (J. Thomas, P. Roulon, Y. Monino, S. Bahuchet entre autres) pour constituer un recueil de textes scientifiques sur le domaine centrafricain à l'usage des élèves de Terminale des lycées, dans le cadre d'un cours de philosophie des sciences. Ne pensez-vous pas qu'une telle initiative pédagogique ¹⁾ pourrait être étendue, de manière à répandre dans le grand public l'information sur les problèmes méthodologiques, théoriques ou pratiques que pose l'étude d'un milieu humain?*

H.G. L'un des grands intérêts de la systématisation d'une telle initiative pédagogique est qu'elle fournirait aux jeunes, dès le secondaire, de meilleures armes pour apprécier la réalité humaine, comprendre ses différences et donc se dégager de l'ethnocentrisme dominant. Cela permettrait également d'établir une liaison entre ce qu'ils apprennent et leur milieu naturel, alors que l'enseignement plaque souvent sur la vie des élèves des réalités étrangères.

Pour la diffusion des travaux, il faudrait instituer le principe du passage à l'Université, à l'ENAM (ce que font certains depuis longtemps), où il y a des étudiants qui, dans trois ou quatre ans, auront des responsabilités dans le pays, des étudiants qui s'initient à la recherche.

Oui, on pourrait suggérer que tous les chercheurs qui séjournent ici aillent, avant de partir, présenter leurs travaux -même s'ils ne sont pas encore au point- à l'Université, à l'ENAM ou dans d'autres lieux d'enseignement, ce qui serait d'ailleurs normal à l'égard de nos hôtes centrafricains.

Propos recueillis par Gisèle Prignitz à l'ORSTOM

le 22 Juin 1979

1) Qui aurait deux buts: -insérer la formation générale des élèves dans une perspective actuelle, vivante, proche de leurs préoccupations,
-susciter l'étude des sciences humaines par les Centrafricains, actuellement pour la plupart peu motivés ou peu stimulés.

Les trois textes insérés sont tirés d'un article commun de Serge Bahuchet et Henri Guillaume: Les relations entre les chasseurs-collecteurs pygmées et les agriculteurs de la forêt du N.O. du bassin congolais (à paraître)¹⁾, qui rassemble deux communications distinctes faites à la 1ère Conférence Internationale sur les peuples de chasseurs-collecteurs (Paris, UNESCO, 27-30 Juin 1978) (cf. bibliographie ci-après)

- I- Le mythe du cocon forestier, p.1 à 4 (H.G.)
- II- Civilisateurs, Sauveurs et Sauvages, p.4 à 10 (H.G.)
- III- Ecologie et exploitation de la forêt, p.10 à 18 (S.B.)
- IV- La politique d'"apprivoisement", p.18 à 22 (H.G.)
- V- L'insertion dans les activités de production des Grands Noirs, p.22 à 29 (H.G.).

1) Article à paraître dans "Politics and Process in Foraging Societies", E. Leacock et R. Lee éditeurs (Cambridge University Press).

Voici quelques titres d'ouvrages pouvant intéresser les linguistes, tirés de l'article de H. Guillaume et S. Bahuchet dont nous avons donné quelques extraits:

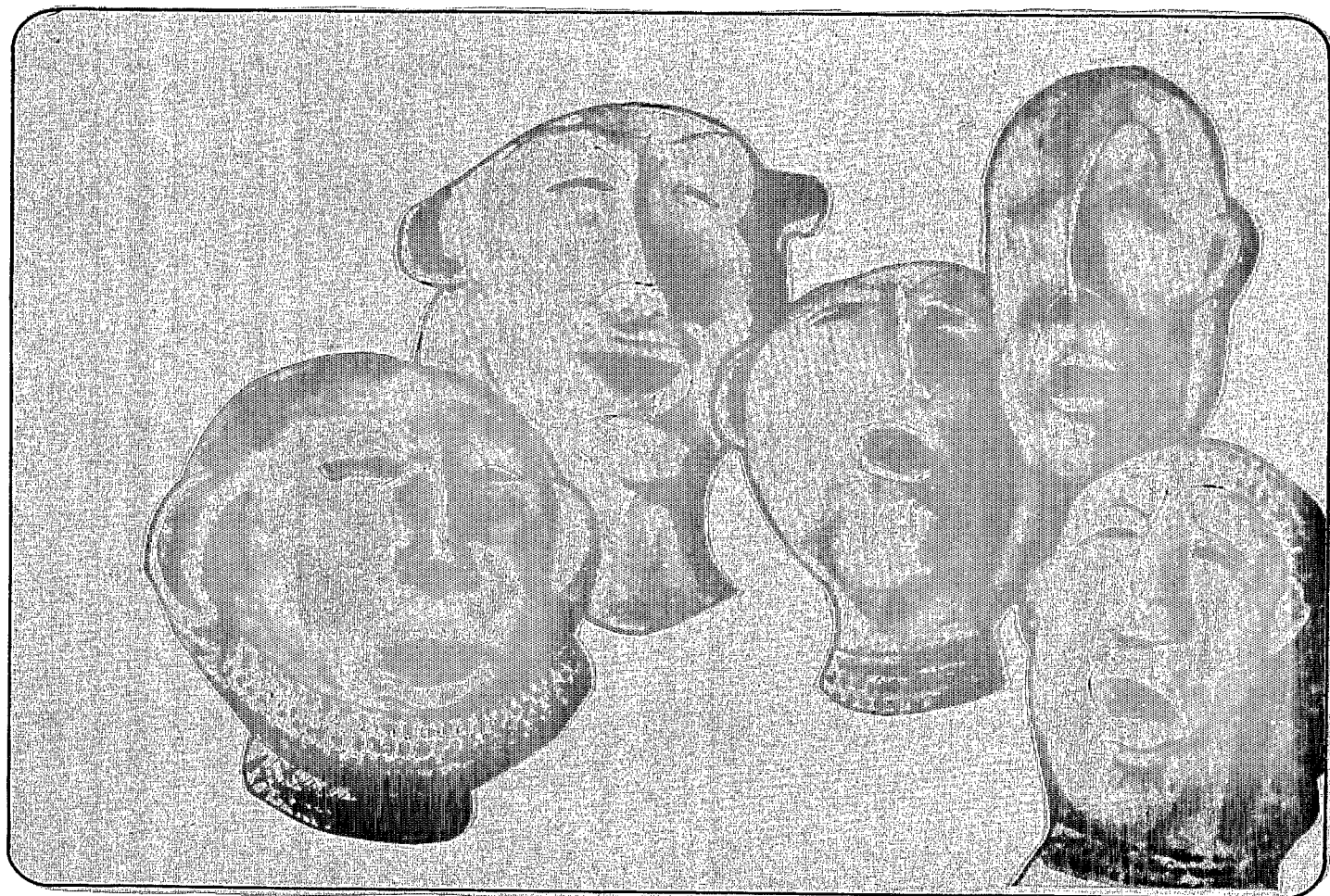
- AROM (S.) et J.M.C. THOMAS, 1974.- *Les mimbo, pénies du piègeage, et le monde surnaturel des Ngbaka-Ma'bo (R.C.A.)*. SELAF (Paris), 44-45; 153 p.
- BAHUCHET (S.), 1978.- *Introduction à l'ethnoécologie des Pygmées Aka de la Lobaye, Empire Centrafricain*. EHESS-MNHN (Paris), 348 p.
- BAHUCHET (S.), sous presse.- Les contraintes écologiques en forêt tropicale humide: l'exemple des Pygmées Aka de la Lobaye. *J. Agric. Trad. Bot. Appl.* (Paris), 25 p. dactylographiées.
- DELOBEAU (J.M.), 1977.- *Yamonzombo et Vandenga: les relations entre les villages monzombo et les campements pygmées aka dans la sous-préfecture de Mongoumba (Centrafrique)*. EHESS, thèse de 3ème cycle (Paris), 324 p.
- DEMESSE (L.), 1978.- *Changements techno-économiques et sociaux chez les Pygmées Babinga (Nord-Congo et Sud-Centrafrique)*. SELAF (Paris), "Etudes Pygmées I", 261 p.
- GUILLAUME (H.), sous presse.- Les Pygmées Aka et la colonisation de la forêt: du troc des produits à l'exploitation de la force de travail. SELAF (Paris), 45 p. dact.
- GUILLAUME (H.) et J.M. DELOBEAU, 1978.- Une mosaïque ethnique et linguistique: l'exemple de la sous-préfecture de Mongoumba (E.C.A.). *Lacito-documents*. SELAF (Paris).
- PHILLIPSON (D.W.), sous presse.- L'expansion bantoue en Afrique orientale et méridionale: les témoins archéologiques et linguistiques. *Colloque sur l'expansion bantoue*. SELAF (Paris).
- THOMAS (J.M.C.), 1963.- *Les Ngbaka de la Lobaye. Le dépeuplement rural chez une population forestière de la République Centrafricaine*. Mouton (Paris-La Haye), 496 p.
- THOMAS (J.M.C.), sous presse.- Interprétation "significative" du système de classification nominale en Aka. *Colloque sur l'expansion bantoue*. SELAF (Paris).
- THOMAS (J.M.C.), S. AROM, S. BAHUCHET, F. CLOAREC-HEISS, H. GUILLAUME, E. MOTTE et C. SENCHAL, en préparation.- *Encyclopédie des Pygmées Aka de Centrafrique et du Nord-Congo*. SELAF? "Etudes Pygmées III", 3 volumes.

bulletin de l'institut de linguistique appliquée de bangui

séndayanga

"Linguistique actuelle"

ti laso



ila
bp 1450
bangui

Tiré à part du n°1
entretien avec S. Bahuchet
et H. Guillaume (orstom)

24 DEC. 1980

1979 O. R. S. T. O. M.

Collection de Référence

n° 10.143 Ethno